



Que restera-t-il de notre époque quand tous les actes, tous les gestes et tous les appareils qui peuvent l'être seront remplacés par l'informatique et le digital ? Quand le papier, par exemple, disparaîtra emportant avec lui toute une série de journaux et de librairies ? Pour Caline Aoun, artiste visuelle formée entre Central St Martins, la Royal Academy de Londres et l'université d'East London, il s'agissait avant tout d'apporter à ces questions des réponses sensorielles, directement inspirées du lieu de son exposition et du site portuaire entourant la galerie Marfa'a qui l'accueille.

UN MUR EN PEINTURE À GRATTER

Pourquoi cette grande cloison gris argent à l'entrée ? On gratte le mur comme un ticket de loterie, mais derrière la peinture, il n'y a que le mur, juste un peu modifié par la touche du visiteur. Petit à petit on s'approprie le lieu. Une entrée « en matière », littéralement.

DES GRAPHIQUES COMME UN PAYSAGE

En face s'alignent selon un ordonnancement crypté, des feuilles A3 exprimant une iconographie basique, abscisses et ordonnées créant des creux et des pics, des montagnes, des vallées et des plaines noires sur fond blanc. Caline Aoun a tout simplement consulté les archives du port et reproduit le registre des importations de certaines marchandises de 2004 à 2015. Le graphique indique ce mouvement par année, par tonnage et par produit: oignons, ciment, fer... mais que représentent ces masses considérables que l'on voit défilier sur les derniers mois de 2015 ? Alors que tout est archivé, selon l'artiste, rien n'est révélé sur la nature de ces produits en particulier, et cela laisse rêver. Autre détail intéressant : le gouffre qui se dessine sur la période de juillet 2006, où tout trafic de marchandise s'est arrêté en raison de la guerre israélienne.

PALETTES, MOUVEMENT ET ÉCONOMIE

Cet arrêt du trafic portuaire signalé par des creux blancs rejoint le silence des palettes de transport empilées, photographiées par l'artiste sur un terrain vague au bord de la Tamise, devant lequel passe son train. Quand elle prend ces clichés, elle est elle-même un objet en transit, mouvant, face à des objets destinés au transit mais désormais arrêtés. Les palettes entassées lui rappellent aussi les immeubles en déshérence de Beyrouth, sa ville natale, arrêtés eux-aussi par la crise économique, preuve que l'économie est le principal facteur de mouvement.

TOUT À COUP, UN CARGO SE DIRIGE VERS LA GALERIE

Dans un angle de la salle, un écran diffuse en temps réel les images qu'une caméra posée sur le belvédère du magasin Aishti by The Sea, à 15 km de là, retransmet en direct de la mer. Un cargo passe, il se dirige vers l'espace blanc qui le happe. C'est ainsi que fonctionne la privatisation des biens qui, tels que la mer, appartient à tous : à force de détournements réels ou conceptuels.

LA LÉGÈRETÉ POUR EXPRIMER LE POIDS

Du papier carbone. Ce papier léger, encre, dont on se sert pour dupliquer les écritures. Oui, il en existe encore. Pas beaucoup. D'où la longue quête de l'artiste, de papeteries en fabriques, pour accumuler de quoi réaliser cette empreinte monumentale d'un sol de conteneur de cargo et en reproduire les nervures et écorchures. Avec le papier recueilli, elle fait une bouillie indigo qu'elle colle sur une réplique en silicone du sol du conteneur de manière à en retenir la moindre aspérité. Cette feuille géante est ensuite mise à sécher. Elle sera transportée dans des conditions particulièrement délicates pour éviter qu'elle ne se casse. Or, elle retient la mémoire d'un plancher capable de porter des centaines de tonnes.